

## Robert Desnos (1900-1945)

Nous sommes en juin 1945. Robert Desnos devrait fêter ses 45 ans dans moins d'un mois. Il agonise du typhus, sur sa paillasse à Terezin. "Connaissez-vous le poète Robert Desnos ?" lui demandent deux jeunes médecins tchèques férus de poésie, qui ont reconnu le nom sur la liste des survivants des Marches de la mort. "Oui ! Oui ! Robert Desnos, poète français, c'est moi, c'est moi !" aurait-il répondu de ses yeux myopes, océaniques et délirants de fièvre.

Robert Desnos, le poète, c'est toi ! La Fourmi de 18 mètres avec un chapeau sur la tête, c'est bien toi. Le Veilleur du Pont-au-Change, celui qui a "abattu [...] l'Allemand d'Hitler", c'est aussi toi. L'animateur et producteur de la "Clef des songes", l'un des premiers programmes radiophoniques auxquels les auditeurs étaient invités à participer en racontant leurs rêves, c'est toujours toi. Et c'était bien toi, au bout des ondes, qui décortiquais pour eux ces mêmes rêves avec humour et bienveillance. C'est justement cet humour et cette bienveillance, ce "bonjour de tout coeur" qui m'ont le plus marquée dans ton oeuvre et ta vie. Peut-être plus encore, c'est ta quête d'absolu par le truchement d'une réalité commune, voire triviale, en perpétuelle métamorphose, qui m'émue. Là où je ne trouvais, parmi les Grands du XX<sup>ème</sup> siècle qui furent tes contemporains, que des auteurs qui me semblaient n'avoir jamais été que des photographies en noir et blanc, des figures marmoréennes et *inatteignables*, je découvris chez toi un univers éveillé et rêvé, ancré dans la quotidienneté d'un Paris bouillonnant puis soudainement plongé dans un océan peuplé de sirènes en noir et blanc et d'hippocampes doués de parole; un monde palpable et fantasmagique tour à tour, plein d'espoir souvent, et désespéré parfois, mais toujours tendu vers un idéal, celui de la Liberté la plus absolue. Pacifiste, anarchiste, je-m'en-foutiste, peintre (médiocre, avouons-le), scénariste pour et avec Man Ray, critique de cinéma, auteur de textes érotiques comme de poèmes pour la jeunesse, de slogans publicitaires, de textes en argot, d'un roman racontant les ravages de la drogue..., tu auras été de toutes les expérimentations de ton (court) temps, alternant entre classicisme formel et écriture automatique, entre théâtre, poésie, musique et cinéma comme l'illustre si bien ta "Complainte de Fantômas", créée sur un livret de Kurt Weill.

Écoutez... Faites silence  
La triste énumération  
De tous les forfaits sans nom,  
Des tortures, des violences  
Toujours impunis, hélas !  
Du criminel Fantômas.

Robert Desnos, j'ai tant parlé à ton fantôme pendant de longues semaines de travail pour le théâtre que j'en ai perdu durant un moment la réalité de mes contemporains, et je crois bien n'être jamais tout à fait sortie de ton merveilleux cortège. J'ai tant ri du combat épique entre le bonhomme Michelin et Bébé Cadum, frêmi de tes croquis prémonitoires aussi glaçants que mystérieux. J'ai tant aimé tes duplex télépathiques avec Marcel Duchamp alors installé à New York; car oui, Rose Sélavy, Marcel déguisé en rombière à fourrure, c'est autant ton oeuvre que la sienne. J'ai tant rêvé de cette situation où toi, le "prophète du surréalisme" selon André Breton, tu poursuivis Paul Eluard dans une de tes crises de somnambulisme sous hypnose, armé d'un couteau, prêt à l'abattre... Peu de temps après, c'est justement ton trop grand engagement dans ces expériences, et ton refus de rejoindre l'activisme politique qui auraient précipité ton départ du mouvement. La Liberté à tout prix...ou l'Amour ?

Eros, c'est la vie; mais c'est aussi pour toi l'image d'un "suicide à deux", une fuite en avant à la recherche d'un absolu dont tu savais qu'il n'était pas de ce monde, *sans doute*. C'est d'ailleurs toujours armé d'un couteau, cette fois "un poignard malais à longue lame", que tu projettes, dans ton *Journal d'une apparition* de te défaire de tes délires amoureux en sacrifiant le fantôme qui t'obsède...ce à quoi tu renonceras aussitôt, préférant lui sacrifier tes nuits, déjà Veilleur, à l'attendre vainement.

*"Comment ai-je pu imaginer un acte aussi stupide. Elle est venue et je n'ai rien fait. J'ai trouvé ce matin le poignard auprès de mon oreiller. Comment ai-je pu croire que je m'en servais? (...) Et pourtant j'ai voulu recommencer et, au matin, je ne me rappelle pas ce qui s'est passé. Elle est venue et s'est assise. Ce matin, j'ai retrouvé le poignard sur le fauteuil. Impossible, absolument impossible de savoir ce qui s'est passé. Pourvu qu'elle revienne la nuit prochaine."*

Cette apparition, c'était Yvonne George, une chanteuse réaliste camée qui te rejeta jusqu'à sa mort subite, sans doute pas due à un excès de Vichy Célestin. D'Yvonne, omniprésente dans ton coeur, puisque pas dans ton lit, il nous reste certains de tes plus beaux textes, dont le fameux "J'ai tant rêvé de toi", qui devint un hymne à l'amour et à la mémoire des victimes de la barbarie nazie, un poème fantasmé, traduit, trahi diront certains, détruit, reconstruit, gravé désormais dans la pierre à l'entrée de la crypte du Mémorial des Martyrs de la Déportation.

*J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués  
En étreignant ton ombre  
A se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas  
Au contour de ton corps, peut-être.*

Il paraît que le dépit amoureux, la perte, l'absence, la mort, sont sources d'une production artistique inégalable. Avec ton Yvonne tu as réussi, comme ton idole Apollinaire, à écrire sur une fille qui n'aura jamais voulu de toi et n'aura jamais su qu'elle brillerait dans l'Histoire littéraire par son absence et par l'hommage que ta propre mort lui apporterait, à titre doublement posthume. Quelle ironie...

Ne tente pas de te cacher parmi les ombres, c'est toujours toi, Robert l'Amoureux, qui rencontrais durant ton deuil celle qui allait embellir ta vie pour au moins quinze ans, ta Youki ! Tu en étais, paraît-il, tellement fou que tu te fis tatouer comme elle; toi une Grande Ourse dont personne n'a la preuve formelle, sauf les camarades de malheur dont tu partageas les douches froides à Compiègne puis en Pologne, et encore plus à l'Est; elle, une sirène, par son jamais-ex-mari de Foujita, qui te la confia un jour de 1931 où, criblé de dettes et déjà amoureux d'une autre, il partit pour les Amériques, ses huiles sous le bras, après plusieurs mois de vie à trois dont personne ne saurait (n'oserait?) révéler la réalité.

De cette belle époque avec Youki et Foujita, on conserve un carnet de route truculent et des clichés pris pendant votre excursion en Bourgogne où, complètement cuits et attirant l'attention des autochtones par vos frasques et l'exotisme de ton ami japonais, vous avez écumé les caves à vin, sans doute croisé le commissaire Maigret en pleine enquête, et évité de justesse l'accident en voiture à 50 degrés à l'heure.

*"Sur la route passait un troupeau de moutons. Le crépuscule allumait leurs yeux comme des lampes sulfureuses. C'est là un spectacle extraordinaire de la route, un spectacle qui me surprend toujours, que ces yeux lumineux et inhumains roulant à l'entrée des villages à la tombée de la nuit.*

*Déjà, nous parvenions à la fête. Celle-ci aussi était charmante, et puis il y avait des confettis. Parmi les proscriptions qui rendent Paris triste, la plus ridicule et la plus odieuse est celle des confettis."*

Une époque où, peut-être lassé de la frénésie parisienne, tu étais parti arpenter les coteaux de Chardonnay en quête de vin, bon ou mauvais, d'inspiration et d'un amour qui n'aura, de ton vivant, jamais été à la mesure du tien; car cette jolie, frivole petite Youki, également adepte des paradis vaporeux, ne put jamais t'accorder son amour exclusif jusqu'à ce que, mort athée et libertaire, tu reviennes en cendres et qu'elle t'offre une cérémonie funèbre mémorable en l'église Saint-Germain-des-Prés, célébrée en grande pompe par un certain chanoine Gouget comme le rapporta alors la presse.

Et oui car, selon Youki, chez vous c'était "trop petit" pour accueillir tous vos amis. Dans le genre je-m'en-foutiste, elle te convenait bien, la jolie Youki... Et lorsque tes amis Prévert, Mouloudji, Barral et consorts décidèrent de tourner un film à ta mémoire, elle y apparut si troublante, si sincère, que l'on ne pouvait qu'y déceler l'Amour qu'elle te porta et les regrets que ton absence avaient imprimés en elle, comme une *longue flamme*.

*Quand le train partira n'agite pas la main,  
Ni ton mouchoir, ni ton ombrelle,  
Mais emplis un verre de vin  
Et lance vers le train dont chantent les ridelles  
La longue flamme du vin,  
La sanglante flamme du vin pareille à ta langue  
Et partageant avec elle  
Le palais et la couche  
De tes lèvres et de ta bouche.*

Entre la Liberté ou l'Amour, tu avais choisi, je crois, les deux... Un amour que tu ressentis et exprimais davantage que celui-ci ne te fut exprimé. Une liberté que tu accordas davantage qu'elle ne te fut accordée. Mort en déportation pour faits de résistance et "philououtrisme" (tu me pardonneras le néologisme), le souvenir que tu laissas à tes camarades d'infortune fut celui d'un homme profondément bon, toujours prompt à leur remonter le moral en interprétant leurs rêves et en organisant des tours de chant. Libertaire, toi qui t'étais fait casser la gueule dans un bar par des fascistes, tu continuas de tenir tête à la Bête immonde jusque dans les camps où, rendu presque aveugle par la perte de tes lunettes, tu faisais intentionnellement, paraît-il, des p'tits trous anarchiques dans les carlingues d'avion que tu étais censé assembler...

Robert Desnos, il n'est plus temps que tu t'éveilles, car sans doute le rêve que tu rêvas, et que nous partageons, nombreux, avec toi n'est pas si éloigné de la réalité... Il la transcende, comme le ferait toute bonne poésie. Ta vie et ton œuvre projettent désormais une ombre, lumineuse, comme un excellent film qui passerait sans cesse devant nos yeux, les rendant peut-être un peu moins myopes.

J.Nice